

BERLIN ET PARIS DE LAJOS TIHANYI

VALÉRIA MAJOROS

Institut d'Histoire de l'Art,
Académie des Sciences de Hongrie, Budapest,
Hongrie

Dans l'histoire des beaux-arts Lajos Tihanyi est connu comme l'un des «Huit» - un groupe d'artistes - qui se sont présentés pour la première fois en 1911 à Budapest. Mais sa carrière artistique ne se réduit pas seulement à cette période des «Huit». Il a débuté en 1907 à Nagybánya (Baia Mare, Roumanie), là où se trouve le lieu de naissance de l'art moderne hongrois du 20^e siècle. Dans cette ville il appartenait au groupe de jeunes peintres qui travaillait sous l'influence des «Fauves» et était surnommé «néo». C'est avec ce groupe qu'il a exposé ses premiers tableaux en 1909 à Budapest. Au début des années 1910 il a participé à toutes les expositions composées principalement des œuvres des «Huit». Il s'était fait connaître comme expressionniste et portraitiste d'une grande sensibilité et ses paysages, ses nus, ses natures mortes dont plusieurs étaient exposés à l'occasion des expositions des «Huit» témoignaient de la profonde connaissance de l'art de Cézanne.

Sa première exposition rétrospective eut lieu sous l'égide de Lajos Kassák à la salle d'exposition «Ma» (Aujourd'hui) en octobre 1918. La plupart des membres de l'intelligentsia progressiste hongroise dont le portrait était exposé s'étaient rendus à cette exposition et cet événement eut un grand écho dans la presse de l'époque. L'un de ses amis, le grand poète Endre Ady l'avait aussi honoré de sa présence.

Après la chute de la République des Conseils hongroise en 1919 il fut obligé d'émigrer, après un bref séjour passé à Vienne, d'abord à Berlin (en juillet 1920), ensuite (novembre 1923) à Paris. Entre juin et septembre 1924 cependant il est rentré à Berlin pour liquider ses affaires.

C'est à Paris qu'il est décédé en juin 1938. Il fut enterré au cimetière du Père Lachaise par ses amis proches: le célèbre photographe Brassai, le peintre Jacques de la Fregonniere et le comte Michel Károlyi, le chef en exil de la révolution hongroise.

Tout au long de son exil Tihanyi a participé à plusieurs expositions collectives, mais il a également exposé seul. A Vienne à la galerie «Moderne Galerie» en 1920, à Berlin à la galerie de Ferdinand Möller en 1921 et à Paris

au Sacre du Printemps en 1925. Il était membre d*«Abstraction Création» dans les années 30 à Paris.

Le premier ouvrage rassemblant ses œuvres a paru en 1936 à Paris. C'est le poète Robert Desnos qui en a écrit la préface. Grâce à Brassai' et à Jacques de la Fregonniere, la majorité de ses œuvres se trouve actuellement à la Galerie Nationale de Hongrie de Budapest, mais on en trouve également au Brooklyn Museum à New York, à Cambrai et au Musée National d'Art Moderne, à Paris.

A l'âge de onze ans, à la suite d'une méningite, Tihanyi est devenu sourd et en a gardé un défaut de prononciation. Ses amis les plus proches et les habitués du café Dôme le comprenaient, mais Tihanyi, poussé par le besoin de précision, a souvent noté ses récits. A part ces notes il nous reste un grand nombre de ses lettres. Ces écrits peuvent nous servir à reconstituer sa vie et à comprendre ses opinions artistiques.

Dans cet article nous nous proposons de présenter le vie berlinoise et parisienne de l'artiste. Nous essayerons de reconstituer la lutte qu'il a menée pour la reconnaissance de son art, sa vie à Berlin sous la République de Weimar en proie à l'inflation, et aussi l'image de Paris dont rêvait le peintre, un Paris qui promettait une vie facile mais au prix de grandes privations.

Cet article est basé sur la correspondance de Tihanyi et sur les écrits de ses proches. Nous allons examiner son intégration dans son nouveau milieu et les difficultés de sa vie quotidienne. Il est certain qu'il n'était qu'un parmi tant d'émigrants de l'époque mais son cas peut servir d'exemple. Il est le symbole et le représentant d'une génération dont la vision du monde est déterminée par 1919 à tel point que -malgré l'amnistie générale de 1926 - il n'a pas pu rentrer dans sa patrie et il a accepté l'exil jusqu'à sa mort.

Vienne n'était qu'un lieu de transit pour la majorité des artistes émigrants. Les amis les plus proches de Tihanyi ont tous quitté Vienne pour aller en Allemagne. Tihanyi est resté dans la capitale autrichienne pendant relativement longtemps parce que cette ville lui promettait quelques succès passagers. Au début de son séjour il a trouvé un mécène en la personne du Dr Oscar Reichel qui l'a aidé à organiser une exposition assez rapidement à la «Moderne Galerie». Son mécène lui a suggéré de réaliser une exposition ambulante et cela a éveillé dans l'âme du peintre le désir de conquérir Berlin.

Mais bientôt le Dr Oscar Reichel a commencé à ne plus soutenir Tihanyi: il pensait qu'en rachetant toutes ses œuvres il pourrait mieux motiver le peintre. Tihanyi a refusé cette proposition.

Au cours de son exposition Tihanyi a indiqué pour ses tableaux des prix tellement élevés qu'il était impossible de les vendre. Reichel a donc renoncé à l'achat ainsi qu'au soutien du peintre. Le projet de l'exposition ambulante a échoué et Tihanyi a quitté Vienne.

A Berlin, personne ne l'a attendu comme à Vienne un an auparavant. Ses amis ne pouvaient pas l'aider; ils étaient, eux aussi, à la merci de leur situation. Une aide si urgente n'aurait pu venir que de quelqu'un comme le Dr Oscar Reichel marchand et collectionneur de tableaux, mais hélas! Reichel n'était plus là. C'est le peintre lui-même qui s'exclame dans une de ses lettres: «Je n'ai pu encore rien faire pour ma nouvelle exposition... celui en qui j'avais le plus confiance... ne veut même pas négocier. Il n'y a personne d'influent à portée de la main qui pourrait éventuellement m'aider.»¹ L'impatience s'est emparée de lui, il ne voulait pas s'incliner devant le mesquinerie des petits commerçants. Il était convaincu que s'il était connu en Allemagne il serait plus recherché mais en ce qui concernait les expositions il était devenu de plus en plus pessimiste. L'exposition devrait être «Comme je la veux», «comme je la mérite» écrivait-il au poète Ödön Mihályi.² Il s'était déjà préparé à faire une exposition collective au cas où il n'aurait pas pu faire une exposition individuelle. Rien que pour être enfin vu et connu. «Ici vous pouvez trouver un tas de peintres, beaucoup plus que chez «nous». Et c'est avec eux que vous pourriez vous présenter et avoir un succès qui vous promettrait la possibilité d'une exposition individuelle.» - avait-il écrit sans douter de son succès.³ Il avait besoin de prouver son talent comme son autobiographie* de cette époque le montre bien. Dans cette autobiographie il a insisté sur le fait que son art n'était pas expressionniste et a cherché à mettre en relief les différences. Les critiques viennois l'ont associé à l'expressionnisme et c'est ce qui l'a poussé à prouver qu'ils jugeaient sur les apparences. Dans ses écrits postérieurs, il voyait clairement que les qualificatifs «impressionniste» et «expressionniste» avaient perdu leur force après la guerre et il recherchait un élan nouveau pour que ses œuvres soient revalorisées.⁵

Son souhait s'est enfin réalisé en avril 1921 quand il a eu une exposition à la Galerie Möller.⁶ Il attendait beaucoup de l'écho berlinois mais sa déception fut grande à cause du retard des articles dans les journaux qui ne commençaient à paraître que fin mai. Et sa déception s'est transformée en colère en les lisant parce que les journaux ne parlaient que des premiers pas d'un débutant qui aurait un certain talent.⁷

Les doutes le tourmentaient: ai-je du talent? - se demande-t-il dans ces lignes pleines d'amertume écrites à Béla Révész: «j'ai beaucoup souffert et j'ai tiré une conclusion: la seule issue dans la vie, c'est d'accepter et de supporter...»⁸ Il ne pouvait plus travailler dans cet état dépressif. Il avait besoin de consolation pour en sortir: «il n'y avait que deux personnes qui s'intéressaient à moi dans le seul but de profiter au maximum de mon travail. Il ne me restait plus qu'accepter l'un des deux.» Sa rencontre avec Brassai l'a beaucoup aidé à sortir de cette crise et les deux hommes sont devenus très amis.

Selon Brassai ils se sont rencontrés pour la première fois en hiver mais il n'en parle dans ses lettres adressées à ses parents qu'à partir de mai. En juillet il raconte que Tihanyi «avec tous ses petits problèmes et plaintes» vient chez lui et que pour l'aider il l'a présenté à beaucoup d'artistes, collectionneurs et critiques d'art.⁹ Il semble qu'à la fin de l'été il est à nouveau en forme et que malgré une inflammation aux yeux il s'est lancé dans le travail avec beaucoup de zèle.¹⁰ Il s'est mis de nouveau à peindre et il a fait deux portraits de Brassai'. Il a fait faire des photographies de son atelier et de ses œuvres et il les a envoyés à Paris à «l'Esprit Nouveau» et à Moscou à Kandinsky qui tous deux s'intéressaient à son art.¹¹ Il a eu quelques occasions d'exposer à Stockholm et à Berlin avec Pechstein, Pascin et Schmidt-Rottlufi.¹² Il ne lui restait plus qu'à surmonter les difficultés financières afin de s'affirmer et de réfuter les mauvaises critiques.

A la fin de l'année ses affaires allaient mieux. Voici quelques lignes de Brassai':

«Les peintres indépendants peuvent déjà gagner leur vie plus facilement comme le font par exemple les hongrois Kernstok, Berény, Czóbel, Tihanyi etc.: ils arrivent à vivre de leurs propres ressources sans soutien quelconque. Tihanyi vient juste de vendre deux tableaux pour environ 20 mille Marks et son autoportrait se négocie pour 10 mille Marks, prix qu'il ne veut point baisser.»¹³

Même si nous pensons que Brassai a bien embelli sa vie berlinoise pour rassurer ses parents, ces lignes prouvent que Tihanyi a enfin trouvé des acquéreurs pour ses tableaux. L'année 1922 commençait donc à l'abri du besoin, ce que l'on ressent bien en lisant ces lignes:

«Ce sont mes tableaux qui parleront de moi, même s'ils sont si peu nombreux. Les conditions sont assez bonnes.»¹⁴ Cette confiance en lui l'a engagé encore plus dans l'exil. C'est pendant ces quelques mois qu'il a le plus écrit à ce sujet et qu'il a commencé à s'intéresser plus intensément aux choses qu'il a laissées dans son pays: en cherchant un éditeur pour «Les nouvelles» de Józsi Jenő Tersánszky et en s'abonnant au périodique Független Szemle d'Iván Hevesy, critique d'art. Il devenait de plus en plus actif. Il ne se plaignait que du froid de Berlin. Quand Brassai a quitté Tihanyi en avril 1922 pour aller à Brasov parce qu'il ne trouvait ni existence ni espoir dans la capitale allemande, il a laissé son ami réconforté et sur le chemin du succès. «Il restera à Berlin assuré de son avenir. Il vient de vendre deux tableaux pour 40 mille Marks et il en vendra tant qu'il voudra» - écrivait-il à son sujet.¹⁵

On retrouve cette même confiance dans les lettres de Tihanyi. Il n'a jamais suivi de si près le travail de ses contemporains qu'à ce moment-là, allant même jusqu'à mépriser Kokoschka pour renforcer son sentiment de supériorité.

Enfin il n'est plus à la merci de personne et c'est lui qui va pouvoir aider le peintre László Péri.¹⁶ Il a même un tableau à l'exposition collective à Glaspalast.¹⁷ Mais vers la fin de l'été il se cabre devant les difficultés. Sa générosité ne donne pas de résultats. L'absence de Brassai' est de plus en plus pénible. L'inflation galopante l'accable.

«C'est un pays étrange. Ailleurs une telle inflation ferait beaucoup plus de bruit, comme nous l'avons vu à Vienne. Mais ici c'est l'abondance. L'État est stable, il n'y a pas de chômage, le déficit extérieur n'est pas réglé. L'État ne se fait pas beaucoup de souci. Un pauvre diable comme moi qui n'est même pas mis à l'index doit se débrouiller parmi tant de spéculateurs et enjamber les zéros pour faire son prix. En fin de compte c'est horrible et cela sera sanglant un jour> a-t-il écrit.¹⁸

Par des temps pareils il avait des pressentiments malgré les quelques commandes qu'il a eues. Il acceptait tous les travaux. Il était sollicité par Sándor Barta pour le débat du périodique d'art l'«Homme pendu» paru en langue hongroise à Vienne.¹⁹

Durant l'hiver de 1922-1923 il s'était plaint du froid dans ses lettres et du problème de chauffage, mais aussi du fait qu'il ne se sentait pas bien dans le milieu artistique. Ses amis de Hongrie lui avaient rendu visite comme la femme de l'écrivain et critique d'art György Bölöni, un membre des «Huit», Bertalan Pór, et le peintre Aurél Bernáth et plus tard au printemps le peintre-poète Madame Anna Lesznai et Róbert Berény - qui était aussi membre des «Huit» -; mais il aurait été plus important pour lui d'approfondir ses liens avec l'art allemand. Il s'est formé une opinion sur Sturm en disant que László Moholy-Nagy n'était pas si éminent. Il qualifiait László Péri de monotone et répétitif et classait les œuvres de Károly Kernstok exposées à Kosice comme des «navets» alors qu'il était lui-même membre des «Huit» sous la direction de Kernstok.²⁰

L'inflation et la situation politique poussaient plusieurs artistes de nouveau à l'émigration vers Paris quoique l'opinion publique berlinoise considéra la situation meilleure au Danemark, en Suède ou même au Brésil. Paris est devenu le nouveau centre de l'art pour les étrangers et le fils du sculpteur Kernstok ainsi que Bölöni et ses amis s'y sont installés. En juin, Tihanyi ne pensait pas encore à suivre ces artistes et espérait trouver un atelier chauffé où il aurait pu travailler même en hiver. Le sculpteur Béni Ferenczy a ainsi cité les paroles de son ami et a décrit les circonstances de sa vie: «Tihanyi se vante en disant que ce n'est pas de son art qu'il vit mais de la spéculation à la Bourse - tu comprends? (sic!)» parce qu'aujourd'hui l'art n'a pas de raison d'être et je suis bien content d'avoir fait ce que j'ai déjà peint» - lui aussi se contente de ses réussites.²¹ Il envoyait Bölöni et ses amis:

«Je suis heureux pour vous qui voyez tant de beauté et de lumière. Votre sincérité est la preuve de votre générosité amicale parce qu'ici il n'existe point

le plus petit rayonnement de lumière ou de soleil. Il pleut tout le temps, toute la journée et tous les jours. Ce qui change ce sont les prix et le dollar. Le dollar vaut aujourd'hui 150.000 Marks, sinon... Les gens parlent des millions encaissés chaque jour. Ce qui m'étonne c'est qu'il ne se passe rien après tout cela.»²²

Il pouvait se plaindre à ses amis sans retenue mais il n'écrivait à ses proches restés à la maison qu'en leur donnant de bonnes nouvelles. Comme il n'y en avait pas beaucoup il n'écrivait presque plus qu'à ses amis.

«Ça me reconforte peu ce que j'ai lu dans votre périodique, qu'il pleut chez vous comme ici mais je pense qu'il ne fait pas aussi froid qu'ici. On chauffe déjà chez les bourgeois (je me suis rendu chez les Dióssy avant leur départ) comme chez les prolétaires... Il nous semble que le soleil s'éteint - et moi je n'ai même pas un morceau de charbon - Je n'ose pas acheter des chemises parce que leur prix est au-dessus de 500.000 Marks» ainsi énumérait-il ses difficultés.»²³

Il attendait impatiemment les nouvelles des Bölöni en espérant qu'ils avaient réussi à le faire connaître sur le sol français. «Avez-vous rencontré Brummer et puis-je espérer que les Français comprennent mieux que les Allemands que je serais un peintre excellent si je peignais?» - s'informait-il.²⁴ Il n'avait pas l'air de comprendre la deuxième question qu'il s'est posée mais plus tard cela est devenu une obsession. «Pourrait-on après avoir fait connaître mes œuvres d'après mes photos en vendre quelques-unes pour des francs français pour que je puisse moi-même aller à Paris?» demandait-il.

Il fut de plus en plus tenté à cause de l'admiration de Kernstok et des nouvelles des Bölöni d'aller à Paris à la fin de l'été. Dans ses lettres il n'en parle pas encore d'une manière concrète mais ses raisons sont nombreuses.

«Dans mes projets je m'éloigne de Berlin, je vais à Paris. Dans l'activité artistique je suis inerte depuis des années. Pour recommencer, Paris me semble plus prometteur que Berlin. En constatant ce fait je n'hésiterais pas à prendre une décision et je ne reculerais pas devant les nouvelles difficultés. Pour l'instant ce projet demeure incertain et chaotique pour moi» - peut-on lire dans une lettre adressée à Ödön Mihályi au mois d'août.»²⁵

D'après ses lettres, le point de vue artistique est secondaire par rapport aux considérations financières. Il écrit aux Bölöni: «Tu peux imaginer la folie de S qui fait sauter aux billions le coût de la vie quotidienne.»²⁶ Il détaille cette même chose à Mihályi:

«C'est la pure folie au change, on perd autant que l'on gagne, le sol brûle sous nos pieds et l'air est aussi chaud au-dessus de notre tête - bien sûr au sens figuré - mais le pire c'est le froid, insupportable qui me fera fuir. Mais ça ne concerne pas tout le monde... On ne peut pas savoir ce qui nous arrivera mais

je suis certain qu'il n'y aura pas de changement jusqu'à une guerre prochaine. Ça me ferait partir pour un certain temps mais je ne crois pas tellement qu'elle ne me retrouve pas là où je serai.»²⁷

Tihanyi a prévu un séjour de six mois mais l'argent lui manquait encore. «J'ai besoin de quelques billets de 100 S parce que je n'en ai que 50-60 S» - le compte rendu d'été en parlait.²⁸ Dans ses lettres il ne parle pas de la nature des ressources mais on sait qu'il était invité par Ödön Mihályi et par l'avocat, le Dr Virgil Ciaclan, à Kosice et Oradea avec Pór et Berényi pour trouver de l'argent. Il a refusé cette invitation en disant: «Je ne pense pas qu'il me faille aller jusque là pour un peu d'argent.»²⁹ En automne il a fait une lithographie sur le portrait d'Itóka, la femme de Bölöni pour éventuellement la vendre. Une fois l'argent nécessaire collecté il a eu un autre problème: celui du visa. Les autorités françaises délivraient difficilement un visa aux ressortissants hongrois contrairement à ce qu'ils faisaient pour les Allemands. Tihanyi a supplié Bölöni de lui trouver un prétexte ou une invitation à une exposition pour que les Français ne lui refusent pas le visa. Finalement l'aide est arrivée grâce à l'intervention de Madame Dióssy qui a réussi à obtenir une lettre de recommandation de «l'Ambassade du Royaume de Hongrie au Consulat français». Tihanyi a pu ainsi aller à Paris au début de novembre 1923.³⁰

En quittant Berlin il avait l'impression d'être sorti d'une cave sombre pour retrouver la lumière du jour. Il critiquait Berlin de façon obsessionnelle en noircissant tous ses souvenirs. Il faisait plus beau à Paris, les femmes étaient plus belles, la mode plus esthétique, sans parler des coutumes et naturellement tout était bon marché et accessible à tous.

«Quand je revois cette scène de famille cauchemardesque: celle d'autour d'une grande table dans un salon berlinois d'un appartement luxueux où on apporte un plat argenté chargé d'un hareng pas trop garni à ceux qui sont assis en grappe et buvant du thé pas très mauvais sans sucre, je constate qu'ici, une même table s'écroulerait sous le poids d'aliments abondants et même les miettes d'une telle table pourraient nourrir ces Allemands affamés.» - a-t-il écrit à Tersánszky après son arrivée.³¹

Pendant des semaines il vivait dans l'enchantement de Paris et une sorte de soulagement l'a poussé au travail. Il a dessiné des portraits, et est allé prendre contact avec les marchands de tableaux. Mais vite il a eu ses premières déceptions: un certain Dr Reichel restait toujours introuvable.

Mais sa vie redevient comme celle de Berlin. Il veut se justifier de nouveau et il pense que cela sera possible seulement par une exposition. Ce n'est qu'aux Français qu'il veut démontrer son talent mais aussi aux Allemands qui sont disqualifiés dans ses lettres. A cause de cette exposition prochaine il a retardé son retour à Berlin. Mais en juin il n'était plus possible de rester, son loyer

n'étant pas réglé depuis un certain temps. Il dit au-revoir à Bölöni et à Brassai, ces deux bons amis, en pleurant et il est décidé à revenir dès que possible. Il ne pense pas à un retour définitif, c'est seulement l'exposition qui le ferait revenir.

Il est arrivé à Berlin angoissé par les mauvais souvenirs et même ses meilleurs moments lui semblaient sombres. Que pouvait-il donc espérer de l'avenir? Il se plaint beaucoup dans ses lettres. Il compare Berlin à Paris et naturellement il choisit cette dernière pour ses nouveaux espoirs de succès et de reconnaissance. «Il est bien souhaitable mon départ de Berlin... C'est au retour que je me suis rendu compte que Berlin est détestable et horriblement cher... Tous mes projets sont maintenant à Paris» - écrivait-il à Mihályi peu après son arrivée.³² «Je ne supporte plus le coût de la vie à Berlin et j'ai décidé de m'installer définitivement à Paris, et mon retour n'a fait que me confirmer dans cette décision» écrivait-il aux Parisiens.³³ Mais pour la maison il a formulé sa lettre avec beaucoup plus de modération et sur la fiche officielle il était plus prudent. Il a écrit aux peintres hongrois à Berlin qu'il irait à Paris pour un certain temps et éventuellement il s'y installerait. «J'étais à Paris de novembre dernier jusqu'en juin 1924 où je retournerai pour un long séjour et peut-être je m'y installerais définitivement.»³⁴ Il n'a plus tenu en secret, donc, sa décision devant ses amis du pays natal et plus tard il les a rassurés sur son caractère définitif en expliquant que l'inflation à Berlin lui était insupportable.

«Malgré les problèmes, mon séjour à Paris a été agréable. Ma joie n'était éclipsée vers les dernières semaines que par la pensée de Berlin. A la fin de juin c'était le dernier délai pour le départ et après il ne me restait plus que le bon souvenir. Ici rien n'est bon, rien n'est beau et tout coûte plus cher. Je ne peux rien acheter bon marché parce que je n'ai pas d'argent. On dit que personne n'en a mais ce n'est pas vrai. Je voudrais partir et je devrais partir. En automne je dois être à Paris, pas pour l'amour mais par besoin. Ici je ne peux plus rien faire. La chance m'aidera pour vivre ici mais je ne peux pas me séparer de mes biens et de mon atelier. Tout doit s'arranger tant bien que mal en deux ou trois semaines. Je suis seul et je suis étranger. Je ne peux compter que sur moi-même. L'ennui que je ne connaissais pas auparavant me tue maintenant. Pas de cinéma: le billet le moins cher coûte un demi MM (mauvais mark)... je vais en finir, de cette vie berlinoise et je vous en rendrai compte dès que ce sera terminé ici, chez les Boches.»³⁵

Il n'est rentré donc à Berlin que pour vendre son mobilier et tout liquider. Voici sa lettre écrite en août à Mihályi:

«Je n'attends que mon départ. Je n'ai pas d'argent mais il m'est impossible d'attendre d'en avoir. Alors que j'en ai eu toujours un peu quand ça allait mal. Néanmoins je veux vivre à Paris et moi, je sais pourquoi - pas uniquement

pour les agréments. Mais laisser tomber mon atelier me semble impossible et ce serait peut-être une fatalité pour moi.»³⁶

Il était incapable de se séparer de ses meubles et de son atelier et son départ est devenu de plus en plus incertain: «Ici rien ne va, même pour les autres. Mais l'avenir est tellement sans issue et aller à Paris sans argent et sans espoir me bouleverse complètement.»

<Jusqu'à maintenant, après deux mois d'attente pour l'atelier il n'y a eu qu'un seul candidat assez antipathique, et en plus, il ne voulait me donner que la moitié de la somme exigée. Je n'ai pas confiance en lui après son entretien avec la concierge. Je devrais liquider tout, payer le transport de mes meubles avec une grande partie des 200 Marks et à Paris je devrais penser au retour pour la liquidation totale. Dans une circonstance pareille je n'écris à personne. Même à la maison on n'est pas au courant de mon lieu de séjour» - écrit-il dans une de ses lettres.³⁷

Il a perdu le contact avec ses amis berlinois. Ainsi il a écrit à Mihályi: «Je ne peux écrire que du mal de Berlin. Aujourd'hui c'est la ville la plus chère, la plus ennuyeuse et la plus passive de l'Europe. Mes concitoyens hongrois se plaisent ici. Aucun parmi eux ne m'apporte la joie.»³⁸

Il les a quand-même rencontrés mais ne disait que du mal d'eux.³⁹ Il restait plutôt entre les quatre murs de son atelier en attendant l'amélioration de son sort. Pour profiter de cette inertie il rêvassait sur ses projets dont aucun n'était lié à Berlin. L'image qu'il a créée à Vienne sur l'Allemagne était irréversiblement ternie même par rapport aux années les plus désespérées de Paris.

La vie berlinoise lui semblait invivable principalement pour des raisons financières tandis que son attirance envers Paris venait d'une motivation plutôt artistique.

En 1924 les rapports de force entre les différents courants artistiques sont devenus tels que Tihanyi s'est trouvé loin des occasions favorables. Il s'est éloigné du constructivisme, de Bauhaus, de Neue Sachlichkeit et même de Sturm qui était le plus proche de son âme. Il n'a jamais tiré profit de ses relations avec les amis hongrois pour s'approcher de ces cercles fermés, d'une part parce qu'il était convaincu que Sturm est devenu décadent, d'autre part parce qu'il avait quelques réserves vis-à-vis de Herwarth Waiden dont la morale était douteuse - selon lui. Il n'y a qu'une seule lettre dans laquelle il fait allusion à leur rapport et c'est justement en le niant.

«Herwarth Waiden va se rendre à [Buda]pest pour une conférence. Demain il viendra chez moi pour faire ma connaissance, parce qu'il ne veut pas être ignorant si jamais on lui demande quelque chose sur moi, mais j'ai peur de Sturm et ce sera bien d'aller à Paris avant l'orage» - avait-il écrit en novembre 1923.⁴⁰ De toute façon il était déjà trop tard pour qu'un tel entretien lui apporte quelque chose.

Un an plus tard au deuxième semestre de 1924 après les impressions parisiennes il ne pouvait plus penser à percer dans le monde berlinois. Ce qu'il voulait à Berlin c'était éviter les dépenses inutiles et gagner de l'argent pour qu'il ait suffisamment d'économies pour sa vie parisienne. Comme il n'a pas réussi à gagner de l'argent c'était pour lui une raison de plus pour s'installer définitivement à Paris où au moins il aurait pu espérer quelques expositions et succès.

Ses premières impressions sur Paris étaient très intenses et abondantes dans ses lettres dont nous avons déjà parlé à propos de Berlin. Au fil des années sa vie s'est embourbée dans la grisaille parisienne mais il est resté fidèle à cette ville.

Les premières nouvelles parisiennes datent de la fin de l'année 1923 et du début de l'année 1924. Il a fait le résumé de ses premières impressions à ses amis Mihályi et Tersánszky:

«Le voyage était dur et pénible et je suis arrivé soulagé. Je peux dire sans répéter le schéma romantique que ma joie s'accumulait jusqu'à l'état d'extase que me provoquait l'effet d'être à Paris. Vie lumineuse et brillante d'après tant d'années grises passées en Allemagne. Paris t'offre à bon marché tout ce que tu désires de sensationnel» - peut-on lire sur la carte postale adressée à Tersánszky.⁴¹

La lettre suivante est plus détaillée:

«Cher Józsi je ne pourrais rien ajouter à ce que tes amis écrivains et poètes ont écrit sur Paris, sinon quelques points d'exclamation de plus, après le nom de cette ville et mes impressions que je vais te raconter maintenant. Je ne suis pas poète et je n'ai pas besoin d'une faculté de clairvoyance pour sentir et faire sentir l'effet étrange que provoque Paris sur mon physique. La vie parisienne a une influence magique sur moi que tu ne pourrais comprendre qu'après avoir passé quelques années en Allemagne comme *moi chez les Allemands*. Il y a là aussi une grande culture et un grand esprit mais ils se manifestent autrement. Ici tout est beaucoup plus sympathique. Elle est indicible, cette manière française par rapport à celle des Allemands qui me semble affreusement brutale. L'apparence de cet esprit pour le monde visible est aussi très différente. Ici, dans cette ville, la surface habitée est 6-7 fois plus dense. Cette densité de la vie m'emporte et cette force vitale entre en moi. Peut-être c'est cela qui me rajeunit mais, en tout cas, on dit généralement que l'on se sent plus jeune ici. Il faut y compter mes souvenirs d'il y a 12 ans. Rien n'est changé depuis et j'ai l'impression de pouvoir reprendre ma vie là où je l'ai quittée il y a 12 ans. La dernière fois que j'y suis venu c'était le printemps et cela me manque beaucoup parce que le printemps ici a une particularité - disent les étrangers - mais les Parisiens - les Français? - vivent toujours au printemps. Les femmes s'habillent élégamment avec leur manteau de fourrure et les

hommes avec leur écharpe négligemment jetée autour de leur cou, comme si le mauvais temps n'y changeait rien. Même en hiver quand il pleut il fait incomparablement plus doux qu'à Berlin. Et les femmes n'ont pas pris cette habitude affreuse de s'envelopper dans de longs sacs à grain comme les Allemandes. Il serait dommage de cacher leurs jolis pieds au bout desquels se balancent leurs beaux souliers au-dessous des tables du café - je pense toujours qu'elles vont les perdre. A propos du café: il y a partout des petites tables en bois entourées de divans en cuir où les gens sont pressés les uns contre les autres et quand quelqu'un arrive il met son manteau là où il trouve de la place sur une sorte de porte-bagages perché au bout d'un tuyau en cuivre. Rien n'est rigoureux, rien n'est carré comme chez les Allemands. Même les Anglais et les Américains en grand nombre n'y changent rien quoiqu'ils aient gardé leur particularité et leur coutume et qu'ils vivent à part. Mais le plus spectaculaire c'est la rue. Plus elle est étroite, plus elle est en pente plus il y a de monde, d'omnibus et de voitures. Les gens se pressent et se dépêchent tous dans ces rues dont la largeur dépasse à peine la moitié de la rue Dob et partout à tout moment devant les immeubles il y a des petits magasins avec plein de bonnes choses étalées sur le trottoir sous la pluie dans le froid. Tu ne peux pas regarder un tel spectacle sans être touché, sans avoir envie de regarder et d'avoir tout ce qui est à manger et à boire. De la voiture la plus chère jusqu'au grand lit de famille tout est comme s'il y avait un grand déménagement comme si tout était en mouvement et en effervescence. Cela ne donne pas un aspect oriental à la ville mais, c'est plutôt comme chez les Italiens sans leur oisiveté et leur vacarme. Mais parlons de ma gourmandise: malgré mes précautions j'ai eu quelques dérèglements tellement j'ai mangé et bu. La force de la nouveauté a fait son travail sans soucis d'argent car tout est moins cher ici.»⁴²

Tihanyi n'a jamais décrit Berlin - tel qu'il l'a fait pour Paris dans cette lettre. Pour mesurer son ravissement lisons quelques lignes d'une lettre de son contemporain le peintre József Nemes Lampérth qui se souvient de Berlin:

«Je ne suis point enchanté de Berlin qui me semble comme un immense succédané robuste, vaste, envahissant. Au point de vue de l'architecture il n'y a rien de noble, rien qui toucherait le cœur. La ville - peut-on dire - est une urbanisation moderne et pratique. Tout est carré ou arrondi au compas. Les rues les immeubles sont uniformisés. Voici le grand Berlin.

Au début j'avais beaucoup de mal à m'habituer à cette froideur et à cette rigidité dont la quantité est surprenante. On sent et on voit que tout est ordonné par la précision d'un esprit technocrate rigide et inflexible. C'est dans ce pays d'excellents architectes et d'ingénieurs que je me suis rendu compte de l'importance de ce que l'on appelle généralement «le cœur», - qui veut dire chaleur, force d'esprit. Parce que c'est ça qui me manque.»⁴³

Il a passé les premiers mois en contemplation et raconte ses souvenirs:

«Depuis la première seconde j'étais envahi d'un bonheur dont j'étais privé à Berlin. J'avais une sorte de «fièvre-de-Paris», ineffaçable à celui qui était déjà venu trois fois à cet endroit. Ce scintillement, cette agitation est extraordinaire. La particularité des places des rues, l'élégance des femmes sont séparément et ensemble l'essence de cet esprit français qui est totalement opposé à celui de l'Allemagne que j'avais douloureusement subi pendant trois ans.»^{4*}

Cette excitation du nouveau venu était cette fois plus modérée qu'à son arrivée à Berlin, mais son attente était très intense. Les déceptions ne tardèrent pas, elles l'ont envahi plus vite qu'à Berlin. Cela vint bien évidemment de la vie artistique.

«Je supporte moins le plaisir de la vue comme dans le cas du Louvre - je t'avoue - je sais que c'est un blasphème - mais je veux rester sincère - qu'il ne me procure plus aucun plaisir: bien au contraire je sens l'odeur du mort entre ses murs. Le nouveau arrivé dans cette crypte c'est Daumier maintenant.

Ce serait une gloire douteuse d'y entrer vivant tellement est triste un tel dépôt de tableaux. Nous sommes dans le vif du sujet parce que pour moi c'est une question capitale: où serai-je pendu ou seront pendus mes tableaux? D'après mes débuts, l'avenir ne promet pas de bon augure. Quoique mes premières informations ne soient pas si loin de la réalité. Sinon je serais un voyageur de luxe pour toutes ces peines et d'argent dans le seul but de me faire plaisir. Maintenant que je suis là et que je vois ce que je vois, je constate la quantité de la qualité médiocre. Toutes ces pacotilles mélangées de toutes cultures sans esthétique, sans avenir sont tristes et nulles. Rien que mes quelques années actives qui ont produit quelque chose de viable et les collections que j'ai malgré le silence délibéré (dont la nature intentionnelle signifie déjà quelque chose) valent la peine de croire qu'un jour je pourrai me produire dans un milieu parisien adéquat et digne de mes œuvres. C'est pourtant ce chemin qui y mène qui demeure pour moi justement introuvable. Les quelques marchands qui pourraient les apprécier n'y trouvent pas d'intérêt. Je me suis rendu chez Khanweiler. Après avoir vu mes photographies il m'a dit qu'il ne travaille qu'avec 3-4 «habités» depuis des années. Il n'aspire pas du tout au partage de ma gloire éventuelle» - écrivait-il à Tersánszky un mois après son arrivée.⁴⁵

En février il écrit une lettre à Mihályi, plus sombre que celle qu'il avait écrite en décembre à Tersánszky:

«C'est que l'art est la surface de la vie pourrie d'une bourgeoisie servile qui dans son immoralité se dégrade malgré les transfusions sanguines de la civilisation. Les œuvres fabriquées à la chaîne puent le cadavre pourri et le

sperme stérile que l'on a vomi. Nombreux sont les commerçants de renom qui satisfont le besoin des snobs. Ceux qui ont proclamé la révolution de l'esprit il y a 15 ans, sont maintenant les gérants des grandes usines d'art. Dans une telle circonstance je perds tout espoir. Mon ambition et toute ma force pour me battre ne sont pas suffisants contre ce monde et pour un art plus vrai, plus humain. Dans cet état de découragement et de gaucherie je suis moi-même étonné d'avoir le courage d'aller chez quelques commerçants d'art. Quelquefois je suis tellement incompris et mal reçu que je montre même pas mes photos. Ailleurs j'ai eu un accueil favorable et j'ai réussi à impressionner mon interlocuteur mais je me suis vite arrêté à cause des objections qui m'étaient faites en réclamant des tableaux de petite taille.»⁴⁶

En mars il eut quelques rayons d'espérance: la galerie de Léonce Rosenberg lui a proposé une exposition.⁴⁷ La date proposée n'était pas la meilleure mais pour lui ce n'était pas un obstacle. L'important c'était de l'accepter. Quelques mois plus tard la galerie de Paul Guillaume a pris la place de la galerie Rosenberg mais pour lui cela n'a pas changé grand-chose.⁴⁸

Après avoir décidé de rester définitivement en France il lui a fallu se mettre au travail et gagner sa vie. Il n'avait plus le temps de flâner et d'admirer la ville, encore moins de temps pour le reste. A partir de 1926 les difficultés de la vie quotidienne l'ont obligé de concentrer ses énergies sur son travail.⁴⁹ Peu à peu il a perdu le contact avec ses amis. Il pouvait écrire sur Paris ou sur Berlin des récits à Tersánszky parce qu'il ne connaissait pas ces villes mais de 1924-1925 leur correspondance a pris fin. Il pouvait toujours écrire à Mihályi, mais répéter les premières impressions après tant d'années écoulées n'avait plus de sens.

«Je ne vis que pour le moment présent. J'ai gâché toute ma vie et mon talent. C'est encore peut-être la dernière minute que je serai sauvé. Pour continuer ma carrière dans les années à venir peut-être j'ai encore assez de force morale et physique. Pour cela il me faut du temps et de l'argent. Mais je n'ai pas le temps d'attendre. J'ai vécu des années et des mois de privations mais aujourd'hui j'ai l'impression de n'avoir rien fait, de n'avoir vécu que dans la misère et dans l'inertie, ... je me suis forcé à économiser un capital pour me permettre de vivre et de travailler et maintenant mon plus grand problème c'est de gagner mon pain de tous les jours. Je n'ai même pas à manger! Je suis seul! Les gens m'évitent ouvertement ou sans le montrer, pourtant je n'ai jamais été à la charge de personne. Ça ne serait pas une solution de me suicider mais la faim et la misère pourront changer ma vie en quelques jours ou le hasard peut-être. Mais du hasard il n'y en a plus» - a-t-il écrit en 1931 à son ami Virgil Ciacian à Oradea.⁵⁰

Sa situation financière pendant son exil était précaire et lui a fait connaître la misère mais de temps en temps il a réussi à vendre ses tableaux et il a eu

toujours l'aide de ses parents.⁵¹ Il n'a pas refusé les habits usés de son ami Alexander Korda mais il n'a jamais suivi le conseil de son ami le sculpteur Márk Vedres qui lui a dit un jour qu'il serait millionnaire s'il ne demandait qu'un franc à tous ses amis.⁵² Il en avait tellement (sic) à Paris.

A son enterrement au cimetière du Père Lachaise devant la tombe N° 10.271 selon les témoins il y avait environ 250 personnes pour lui rendre hommage.⁵³ Les discours étaient tenus par Robert Desnos et le comte Michel Károlyi. Les comptes rendus de l'enterrement insistaient sur le caractère symbolique des paroles. C'était donc Robert Desnos qui disait adieu au nom des Parisiens et des amis artistes qui l'entouraient au Dôme et qui étaient souvent ses modèles.⁵⁴

La présence du comte Michel Károlyi était en soi un événement; il était le symbole de l'émigration hongroise et de la révolution perdue. Ferenc Mosonyi et Oszkár Robert s'en souviennent ainsi:

«Je suis venu pour te dire adieu à toi qui étais un homme brave et un peintre de talent, tu n'acceptais le compromis ni dans ta vie ni dans ton art et tu as préféré quitter ton pays pour vivre en exil sur un sol étranger ici à Paris. Tu as refusé de vivre dans la prison-patrie pour travailler et créer dans la liberté. Tu es mort sans jamais rentrer dans notre Hongrie libre. Nous te comprenons parce que nous vivons la même vie que tu as vécue et nous avons le même sort que toi: nous avons quitté la Hongrie à jamais. Une fumée monte de tes cendres sur laquelle s'envolent maintenant tes projets, tes intentions, tout ce que tu voulais faire et réaliser. Tes rêves s'en vont maintenant comme les nôtres. Notre passé et notre avenir se sont envolés vers le néant comme toute notre vie.»⁵⁵

La grande question du discours de Károlyi était: «Allons-nous tous mourir dans la déchéance en exil?» il attendait la réponse de ses auditeurs. En sortant du cimetière nombreux étaient ceux qui, résignés, brisés répondaient par une question. Mais d'autres se sont dit: «Ave Tihanyi! nous ne mourrons pas ici! Nous voulons rentrer et vivre chez nous!» - c'est ce qu'on lit dans le compte rendu d'un journaliste. Károlyi en exil n'a jamais montré le moindre désespoir ou amertume. Mais à l'occasion de l'enterrement de son ami le peintre Lajos Tihanyi dans le silence qui a suivi sa question il n'a pas pu retenir son émotion et il a éclaté en sanglots.⁵⁶ Henry Miller et Brassai' sont restés debout pendant des heures dans la rue pour rendre hommage à leur ami,⁵⁷ Márk Vedres et Henri Nouveau ont écrit des nécrologies après l'enterrement.⁵⁸

Ses amis ont gardé pendant des années le mobilier de Tihanyi. C'est son neveu le photographe Ervin Marton, Brassai' et Jacques de la Fregonnière qui ont fait déménager ses tableaux de 59 de rue Froidevaux et qui les ont gardés pendant la guerre. En 1970 cet héritage a été offert à l'Etat hongrois. Avant d'être rapatriés les tableaux furent exposés pour la dernière fois dans le bâtiment de l'Institut Hongrois à Paris. L'Etat hongrois a offert trois de ces tableaux au

Musée National d'Art Moderne pour que Paris n'oublie pas l'un des plus grands peintres hongrois, l'illustre représentant de l'histoire de l'art moderne.⁵⁹

Notes

L'étude a été réalisée avec l'aide du Fonds National de Recherche Scientifique (OTKA).

1. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, septembre 1920. Petőfi Irodalmi Múzeum (Musée Littéraire Petőfi) PIM V 2293/189/3.
2. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 22 septembre 1920. PIM V 2293/189/4.
3. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 7 novembre 1920. PIM V 2293/189/7.
4. L'autobiographie a été jointe à la lettre à Antal Németh. Berlin, 17 juillet 1924. Magyar Tudományos Akadémia Művészettörténeti Intézete (Institut d'Histoire de l'Art, Académie des Sciences de Hongrie) M.D.K.C.I.-10/1059.
5. Lajos Tihanyi, «Révolution culturelle.» *ÉK*, 20 mars 1923: 9.
6. Cité dans le quotidien *Műbarát*. Voir: «L'exposition de Lajos Tihanyi à la Galerie Möller.» *Műbarát*, 1921, 1: 152.
7. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 23 mai 1921. PIM V 2293/189/10.
8. Lettre de Lajos Tihanyi à Béla Révész. Berlin, 8 juin 1921. PIM V 4709/59.
9. Brassai, *Előhívás. Lettres (1920-1940)* (Bucarest: 1980) 34-41.
10. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 4 octobre 1921. PIM V 2293/189/11.
11. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 4 octobre 1921. (Ce jour-là il a envoyé une autre lettre à Ödön Mihályi.) PIM V 2293/189/12.
12. Cité dans le questionnaire demandé par Andor Németh.
13. Brassai, 41. Les portraits de Brassai sont toujours introuvables sauf celui du legs de Tihanyi.
14. Lettre de Lajos Tihanyi à István Hevesy. Berlin, janvier 1922. Magyar Tudományos Akadémia Kézirattára (Archives d'Académie des Sciences de Hongrie) Ms 4512/175.
15. Brassai, 53.
16. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 27 mai 1922 et 10 juin. PIM V 2293/189/20-21.
17. Il a noté ces expositions dans sa biographie comme dans celle envoyée à Antal Németh. Les catalogues de ces expositions demeurent introuvables, ainsi notre connaissance reste limitée sur ces événements.
18. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 28 août 1922. PIM V 2293/189/25.
19. Lajos Tihanyi: Révolution Culturelle.
20. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 16 janvier 1923 et 1^{er} février 1923. PIM V 2293/189/27-28.
21. Lettre de Béni Ferenczy à János Wilde. Potsdam, 24 juillet 1923. Magyar Nemzeti Galéria Archívuma (Galerie Nationale Hongroise) MNG 20151/79.
22. Lettre de Lajos Tihanyi à György Bölöni. Berlin, 18 juin 1923. PIM V 4132/349/2.
23. Lettre de Lajos Tihanyi à György Bölöni. Berlin, 21 juin 1923. PIM V 4132/349/3.
24. C'est à József Brummer, commerçant d'art vivant à Paris, d'origine hongroise qu'il s'intéressait. Brummer, riche commerçant d'art plastique africain, était aussi celui qui a fait connaître Henri Rousseau.
25. Berlin, 22 août 1923. PIM V 2293/189/31.

26. Berlin, 4 novembre 1923. PIM V 4132/349/6.
27. Berlin, 11 novembre 1923. PIM V 2293/189/32.
28. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 22 août 1923. PIM V 2293/189/31.
29. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 22 août 1923. PIM V 2293/189/31.
30. Lettre de Lajos Tihanyi à Madame Bölöni. Berlin, 27 octobre 1923. PIM V 4132/35/4.
31. Paris, 7 décembre 1923. Legs de Gustav T. Sid en, Londres.
32. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 25 juin 1924. PIM V 2293/189/38-39.
33. Lettre de Lajos Tihanyi à György Bölöni. Berlin, 4 juin 1924. PIM V 4132/349/8.
34. Lettre adressée à Antal Németh.
35. Lettre de Lajos Tihanyi à Irén Molnár. Berlin, 10 juillet 1924. Legs de Gustav T. Siden, Londres.
36. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 5 août 1924. PIM V 2293/189/40.
37. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 3 septembre 1924. PIM V 2293/189/43.
38. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Berlin, 25 juin 1924. PIM V 2293/189/38-39.
39. Lettre de Lajos Tihanyi à György Bölöni. Berlin, sans date. PIM V 4132/349/9.
40. Lettre de Lajos Tihanyi à György Bölöni. Berlin, 4 novembre 1923. PIM V 4132/349/6.
- 4L Paris, 25 novembre 1923. PIM V 4330/167/68.
42. Paris, 7 décembre 1923. Legs de Gustav T. Siden, Londres.
43. Lettre de Lajos Nemes Lampérth à Artúr Elek. Berlin, 23 février 1920. Par Béla Horváth. Almanach de M.D.K. 1956-58.
44. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Paris, 12 février 1924. PIM V 2293/189/35.
45. Le 7 Décembre 1923. Legs de Gustav T. Siden, Londres. Tihanyi n'a pas compris Daumier ni ses contemporains. Il écrit dans un essai commandé par un musée: «Les musées ne sont pas des entrepôts mais des archives et tout produit intellectuel retiré ne peut servir qu'au spirituel pas comme dans l'intelligentsia bourgeoise qui en a perverti les valeurs. C'est par leur travail que les musées sont devenus un lieu pourri. Ce sont leurs statues en bronze ou en pierre qui défigurent nos rues et qui détruisent notre sens d'esthétique.» MNG Archives 18842/73. Voir sur Kahnweiler: Daniel-Henry Kahnweiler marchand, éditeur, écrivain. Centre Georges Pompidou, Musée National d'Art Moderne, 22 novembre 1984-28 janvier 1985.
46. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Paris, 12 février 1924. PIM V 2293/189/35.
47. Lettre de Lajos Tihanyi à Ödön Mihályi. Paris, 12 mars 1924. PIM V 2293/189/36. Tihanyi dans ses lettres analyse les causes de sa chute. On ne sait pas comment sa relation avec Rosenberg a évolué mais dans le «Bulletin de l'effort moderne» (premier numéro paru en janvier 1924) de Rosenberg il n'est pas mentionné tandis qu'un de ses voisins, le sculpteur hongrois József Csák y a eu deux reproductions parues dans ce bulletin.
48. A notre connaissance l'exposition n'a pas eu lieu. Voire: Colette Giraudon: Paul Guillaume et les peintres du XX^e siècle. De l'art nègre à l'avant-garde. La Bibliothèque des Arts, Paris, 1993.
49. Nous avons encore des notices et des lettres sur les difficultés de sa vie mais sans données nouvelles. Voire: Lettre de Tihanyi à György Bölöni. Paris, 6 septembre 1926. MNG 18800/73.
50. Paris, 26 mai 1931. MNG 23279/1991.
51. A Paris il a vendu de nombreux tableaux aux Français et aux étrangers dont certains sont dans un lieu inconnu.
52. Márk Vedres de Lajos Tihanyi. Paris, 17 juin 1938. Magyar Tudományos Akadémia Művészettörténeti Intézete (Institut d'Histoire de l'Art, Académie des Sciences de Hongrie).
53. C'était les amis de Tihanyi qui se sont chargés de l'enterrement. Ils ont payé la location de l'emplacement et probablement ce sont eux qui ont fait le renouvellement en 1946. En 1988 quand la location a expiré il n'y avait plus personne en vie parmi ses amis proches qui auraient pu payer le renouvellement. Brassai et Jacques de la Fregonnière étaient déjà morts. Tihanyi n'a donc plus de sépulture au cimetière du Père Lachaise.

54. Ses portraits les plus célèbres sont de Tristan Tzara, de Vincent Huidobro, de Miguel de Unamuno, de Marinetti. D'après ses lettres et les lettres de ses amis ainsi que des photographies d'André Kertész ses plus proches amis étaient Picasso, Miro, Kokoschka, Mondrian, Michel Seuphor, Jan Sliwinsky, Georges Antheil, Adolph Loos, Gleizes, Brancusi etc. Voir: André Kertész: *Ma France. Patrimoine photographique*, Paris 1989; Valéria Majoros, "Des Contemporains de Lajos Tihanyi I -II," *Ars Hungarica*, (1991/2): 211-221, (1992/1): 99-115.
55. Oszkár Robert: Tihanyi. *Ember*, 2 juillet 1938. Voir: Ferenc Mosonyi, "Adieux de Montparnasse à son vieil ami le charmant bohème," *Magyar Nap*, 21 juin 1938. *Szabad Szó*, 25 juin 1938.
56. Tibor Hajdú, *Mihály Károlyi*. Biographie politique, (Budapest, 1968) 464.
57. Les mémoires de Henry Miller. Voir: *Revue de la Médecine* No. 2, Noël (1950) 50.
58. Lettre de Henri Nouveau (Henrik Neugeboren) à Ernő Kállai. Paris, 23 juin 1938. Magyar Tudományos Akadémia Művészettörténeti Intézete (Institut d'Histoire de l'Art, Académie des Sciences de Hongrie) MDK-C-I-11/123.
59. Les tableaux sont les suivants: La rue de la Glacière, 1925. Inv.: AM 4515 p. Peinture abstraite, 1933. Inv.: AM 4516 P. Peinture abstraite, 1934. Inv.: AM 4517 P.